

de Marc DUSSAUSSOIS, Souvenirs de ma jeunesse (1925 -1930)

C'est d'une quantité infinie et précise de sensations diverses et fortes que ma mémoire s'est imprégnée au cours de mes grandes vacances à Toul, de 1925 à 1930.

Profondément sensibilisés par des bruits, des couleurs et des odeurs toutes nouvelles, mes dits sens ont emmagasiné des souvenirs vivaces de ces jours de transhumance hors du cadre familial. Restitués ici, je les livre à ce cahier destiné à je ne sais quel genre de lecteur ; en sera-t-il intéressé ? J'en doute, à moins qu'il soit doué de la faculté d'imagination créatrice d'ambiance, grâce aux images ici décrites.

C'est ma tante Catherine et mon oncle Charles Cavadini qui, venus à Maxéville pour la cérémonie d'enterrement de ma grand-mère Marguerite et repartant le jour même à Toul, m'emmenèrent en vacances de Noël, pour la première fois. C'était en 1925, le 24 décembre, veille de la naissance de ma petite soeur Thérèse annoncée par mes cousins Jacques et Robert, qui me dirent que j'aurais, désormais, à partager avec celle-ci, ma part de saucisse et de chocolat.

Quelle aventure pour moi que ce départ en vacances ! Ça n'était pas encore courant et partir en voiture était un fait exceptionnel pour l'époque. Et pourquoi moi, et non mon frère Georges ou ma soeur Jeanne ? J'étais le plus jeune (7 ans) et mon cousin Jacques étant mon parrain, ma qualité de filleul, d'une part, et la très proche naissance de ma soeur, furent les

deux éléments qui favorisèrent vraisemblablement mon départ pour Toul.

Mon premier contact avec la ville et la maison fut, dès l'abord, très enrichissant à tous points de vue : cette maison importante de deux étages, en coin de rue, sur la place centrale, d'une forte opulence laissait deviner le travail et le courage des êtres y demeurant.

Le rez-de-chaussée était totalement réservé au commerce de chaussures, vente, réparation et fabrication (j'y ai connu quatre ouvriers ainsi que mon oncle Charles et mon cousin Robert). Mon cousin Jacques s'occupait de la partie commerciale, au magasin. Au-dessous était la cave voûtée à laquelle on pouvait accéder par un escalier intérieur ; elle était profonde et large et contenait du bois de chauffage, un tonneau de vin et un de freinette (boisson fermentée que nous buvions à table).

Une réserve de sabots de bois était disposée sur de larges étagères. Cette cave n'était pas pourvue du confort de l'électricité comme l'étaient les pièces des étages ; des bougies servaient à son éclairage, et mon cousin Robert s'amusa, un jour, à reproduire mon visage que reflétait la bougie sur le mur de la cave ; peut-être ce graffiti s'y trouve t-il encore ?

On accédait à l'étage par un escalier prenant par une porte s'ouvrant rue Benoît-Picard et que l'on pouvait également atteindre par l'atelier communiquant égale-

ment avec le magasin. Le premier étage comprenait, à gauche, la cuisine salle à manger que ma tante Catherine et une bonne occupaient en permanence. Cette cuisine était normalement éclairée par une fenêtre donnant sur la rue Benoît Picard, et qui était souvent mon poste d'observation des choses de la rue. Je dominais, de cette ouverture, la vie de la cité, ses couleurs, ses bruits et ses odeurs, les gestes des travailleurs faits de tranquille simplicité, les enfants de mon âge qui n'avaient pas ma chance de partir en vacances.

De là-haut, j'entendais aussi le bruit continu des marteaux des ouvriers de la cordonnerie qui frappaient le cuir du matin au soir. Parfois, lorsque je descendais les voir par leur fenêtre, mon oncle Charles s'adressait à moi : «Qu'est-ce que t'veux, bousic ?» (C'était le terme d'origine inconnue qu'il m'a toujours attribué). Je lui répondais invariablement : «Rien, Nonon». Alors, il me proposait, moyennant finances, le travail de démêlage des clous, ramassés dans l'atelier, qu'il me fallait trier, et mettre, par "paroisses", dans différentes coupelles pour une éventuelle réutilisation.

Pour ce facile travail, je recevais quelques sous qui me permettaient d'acheter des friandises (caramels, le plus souvent), que je trouvais dans une petite confiserie, rue ou petite Place du Marché, sur le côté de l'église Saint-Gengoult ou encore dans une petite épicerie, chez Théobald, située dans le labyrinthe de rues moyenâgeuses dans lesquelles, à la longue, je sus

m'orienter pour revenir vers la Place du Marché.

La chambre des maîtres (mon oncle et ma tante) était située au premier étage; elle communiquait avec la salle à manger assez vaste dont les deux fenêtres donnaient sur la Place du Marché. Le piano de Robert trônait dans cette salle à manger et, quand mon cousin en jouait, les passants, sur la Place, s'arrêtaient pour écouter.

Mes cousins et moi, couchions dans deux chambres, au second étage, sur le palier qui était également une réserve assez conséquente de chaussures. L'odeur de cuir pénétrait dans les étages, et, avec le magasin et l'atelier, c'était ainsi toute la maison qui se trouvait imprégnée de la présence tenace du cuir ; plus tard, et maintenant encore, je retrouve le souvenir olfactif de mes heureuses vacances à Toul, lorsque je pénètre dans une cordonnerie ou un magasin de chaussures.

Chaque matin, il y avait du chahut à côté de ma chambre, dans celle de mes cousins, et, souvent, ceux-ci m'amenaient à y participer. Ma tante arrivait et les disputait, puis nous partions après le petit déjeuner, dans la petite camionnette garnie de paires de chaussures destinées à la vente dans plusieurs villages du Toulinois. C'est ainsi que j'ai découvert la ruralité profonde des vignobles et des cultures céréalières.

Les routes, à cette époque, n'étaient pas goudronnées, et les nids de poules y étaient nombreux. Comme je me trouvais assis entre les jambes du passager, la joie de

mes cousins était de me soulever par-dessous les bras jusqu'à ce que ma tête heurte la carrosserie du toit. Je me distrais ainsi, ces jours de tournée avec mes cousins et puis, je commençais, déjà, à ressentir un vif plaisir d'être en voiture.

Un jour, pendant le déjeuner, je suis descendu dans la rue, et me rendis rue des Lombards où était stationnée la voiture. Je suis monté à l'intérieur et j'ai desserré le frein à main pour sentir la voiture faire quelques mètres, ce qui m'a valu d'être disputé par mon cousin Jacques.

Tous les matins, ma tante Catherine m'envoyait chercher le pain dans l'une ou l'autre des nombreuses boulangeries du quartier, rue Michâtel, Saint-Michel, du Murot ou bien place Croix-de-Füe ou rue de la Petite-Boucherie que j'atteignais en descendant la ruelle derrière l'église Saint-Gengoult, ruelle qui sentait l'urine de chien ou, parfois, le grésil. Je m'attachais volontiers dans ces vieux quartiers aux rues portant des noms qui, de nos jours, ne signifient plus rien, telle la rue Muïds-des-Blés et tant d'autres qui n'évoquent que le Moyen Age. Je m'attachais en ces lieux, car là était la vie artisanale où chaque pas-de-porte dévoilait l'échoppe d'un monde si varié !

Il s'y trouvait des artisans travaillant à même la rue ou le trottoir : des réparateurs de faïence et de porcelaine, des rempailleurs de chaises, des matelasiers qui cardaient à même le sol, sur la toile du matelas, des vitriers, des marchands de peaux de

lapins,... Tous ces petits métiers ne s'exerçaient pas dans le silence et les bruits que faisaient certains - comme le rémouleur qui, de sa meule, repassait si bien les couteaux et les ciseaux ou le scieur de bois, dont la machine, pourvue d'une scie circulaire et d'une hache fonctionnait avec le moteur automobile- généraient un brouhaha continu, bruit de la vie de l'époque, qui valait bien celui, bien moins poétique, de nos villes actuelles, de même que les odeurs, bien plus saines que celles des gaz des voitures encombrant nos rues et nos places...

Chaque dimanche, habillé de neuf par ma tante Catherine, je me rendais, avec mes cousins, à l'église Saint-Gengoult toute proche (il suffisait de traverser la place) et nous assistions à l'office ; j'y voyais mon oncle Charles chanter, entonner chaque cantique de sa belle voix grave, tel le «Veni Creator» à la Fête-Dieu, et accompagner la chorale. Un dimanche, je revins de l'église content d'avoir économisé un sou sur les trois que m'avait remis ma tante pour la quête (il y avait deux quêteurs, le prêtre et un enfant de chœur). C'était là l'occasion de me faire disputer ; cela m'arrivait assez souvent.

Le concert des bruits extérieurs provenait également des garçons (de mon âge), qui dévalaient, en courant, la rue Benoît-Picard, en frappant de leurs galoches les plaques métalliques sur les escaliers des caves s'ouvrant sur le trottoir.

Les jours de marché, la place, devant le magasin, retentis-

sait très tôt le matin de bruits divers et continus d'appels, de voix des marchands venus vendre leur production de légumes, de fruits, de volailles tuées et vivantes, des poissonniers, etc. Au fond de la place, adossé au mur de l'église, se tenait un marchand de bonbons de trois couleurs : verts, rouges et jaunes, qui d'une petite pelle creuse, les cueillait dans trois barils posés à même le sol. Je restais là, attendant que quelque bonbon tombe à terre (pavée), pour l'y ramasser. Si j'avais attendu en vain, le marchand m'en glissait quelques-uns dans la main.

Ces jours de marché, nombreux étaient les clients et clientes qui entraient au magasin pour acheter une paire de chaussures, de galoches, de sabots, de brodequins ou de pantoufles. Ceux, nombreux, qui venaient d'assez loin, véhiculaient soit une voiture d'enfant, un landau ou chevauchaient une bicyclette.

Ces jours de marché étaient chargés de travail et de vente. C'était, pour chacun, la nécessité d'une présence constante, sauf pour moi qui pouvais m'évader à volonté pour des aventures variées et enrichissantes, de la place du Marché à la Porte de Metz, en longeant les fortifications, faisant le tour intérieur de la ville, sans jamais franchir une des portes qui, passée, je le savais, m'eût amené à l'inconnu. Il suffisait, pour moi, de partir en liberté, à la découverte de la vie de la cité pour recevoir tant d'images. Mon esprit vagabond faisait le reste, imaginant, en la recréant, l'histoire de ces rues



au Moyen Age, de ses habitants pendant les guerres, au temps de cet évêché tout puissant, qui, avec ceux de Metz et Verdun, tinrent tête au duc de Lorraine et au roi de France.

J'imaginai les cohortes romaines venant de Grand (Vosges), traversant Toul par la rue Michâtel actuelle, sortant par la Porte de Metz, se dirigeant vers Trèves... Et, plus près de nous, l'architecte militaire Vauban, œuvrant à la fortification de la ville, en créant cette enceinte percée de quatre portes et garnie de casemates, de ces ouvrages défensifs, de pont-levis et de douves inondables à volonté, et dont il reste beaucoup de vestiges pratiquement inutiles, même à des fins touristiques.



J'ai, parfois, accompagné mon cousin Robert au cinéma. C'était le «Palace», je crois, où l'on jouait un film muet que Robert devait accompagner au piano, et suivant les diverses scènes qui se déroulaient à l'écran. Mon rôle consistait à lui signaler les changements de rythme du film, afin qu'il modifie sa musique. Mais, pris par l'action, j'oubliais bien souvent, ce qui me valait une réprimande qu'il m'adressait gentiment.

Certaines années, une cousine de mes cousins, de mon âge, Anna Froehlich, fille de la sœur de ma tante, venant d'Alsace, près de Saverne-Wasselonne passait les vacances avec nous. Peu de points communs existaient entre Anna et moi, donc peu de contacts, sauf ceux que nos cousins s'amusaient à créer, par jeu, en nous excitant l'un et l'autre pour que nous en venions aux mains, moyennant quelques pièces de monnaie.

Les soirs de beau temps, nous quittions, ma tante Anna et moi, la maison de la place du Marché, et, à pied, franchissions le dédale des petites rues et atteignons la Porte de Metz et, celle-ci franchie par l'ancien pont-levis, nous nous retrouvions dans le quartier Saint-Mansuy, tournions sur la droite, et, à cent mètres, nous arrivions au «petit jardin». C'était un assez vaste potager, clos d'une barricade de bois peinte de couleur noire, situé à l'angle de la rue menant aux abattoirs et d'une ruelle qui conduisait vers les fortifications où coulait un ruisseau appelé «Ingressin».

Là, ma tante préparait le dîner et le dessert traditionnel : com-

pote de pommes, dont le parfum de cuisson emplissait le jardin ; ma mémoire me restitue encore ce parfum aujourd'hui.

Mon oncle Charles nous rejoignait en fin d'après-midi à bicyclette, et me donnait quelques travaux qu'il rétribuait par quelques sous : un sou par mètre de nettoyage de mauvaise herbe le long de l'extérieur de la barricade. Je recevais cinq sous en remplissant l'auge de pierre du jardinier, grâce à une pompe actionnée verticalement.

Mon oncle et mes cousins venaient à bicyclette, et nous dînions sous une tonnelle, devant la logette de bois construite dans le jardin qui contenait outils et produits nécessaires au travail du jardin. Le potager (le «chardin», disait ma tante alsacienne) produisait de beaux légumes, dont de beaux melons que mon oncle élevait sous cloche avec amour. Nous étions heureux de nos soirées dans ce jardin où mes cousins nous rejoignaient pour le dîner.

Certaines années, nous allions en voyage en voiture conduite par l'un ou l'autre de mes cousins. C'est ainsi que j'ai connu, pour la

première fois, Verdun et les champs de bataille, les forts de Vaux et de Douaumont, la tranchée des baïonnettes,... Une autre année, nous avons fait une visite à la parenté alsacienne de ma tante, à Zeinacher, près de Wasselonne, ce qui représentait un assez long voyage dans cette camionnette peu vaste dans laquelle nous nous trouvions à six ou sept. J'étais heureux de ces voyages peu fréquents. Une année, deux invités sont venus de Maxéville, mon oncle Cyr Salvadé et ma tante Aline, sœur de ma grand-mère maternelle.

Ce lieu de promenade fut, cette année-là, les Vosges, où une photo fut prise au Donon. Une autre fois, nous sommes allés en visite à Chavigny où demeurait une cousine, Eugénie, mariée à un bourguignon, Jean Mongouachon, amateur de bons vins et dont la cave était richement garnie.

Voilà ce que, plus de soixante quinze années après, ma mémoire restitue. Cette énumération n'est certes pas exhaustive, mais contient toutefois les principales réminiscences des quelques années de bonheur de ma prime jeunesse.